

Des visages, encore des visages, des silhouettes qui le frôlent et qui disparaissent devant ses yeux. La sonnerie, petite musique, dernier avertissement, puis le bruit mat des portes qui se referment. Un dernier sursaut avant que le long serpent n'ondule et s'élançe dans le tunnel.

Autour de lui des regards qui fixent un point invisible, des mains qui s'agrippent à une barre de métal lisse, des yeux qui se posent sur les lignes d'un livre. A ses côtés, un homme la quarantaine à peine esquissée, semble attendre sa condamnation dans son costume gris bien ajusté. Luther passe une main blanche et veinée de bleu dans sa barbe épanouie. Il est arrivé hier soir et comme à chaque fois qu'il vient dans cette ville, il aime à se plonger dans ses canaux, sentir ses odeurs, ses parfums mêlés d'élégance et de décadence. Son regard s'accroche et détaille les êtres qui la peuplent, qui grouillent, se croisent et se dispersent dans le méandre des rues puis s'engouffrent dans des habitations de plusieurs étages pour y disparaître totalement.

Quelquefois, il lui arrive de suivre jusqu'à son domicile une femme dont le visage l'a troublé. Il entre avec elle, découvre son univers, la couleur des murs de son appartement, pose sa main sur un vêtement abandonné sur une chaise, s'attarde sur les formes voluptueuses d'un baldaquin, caresse un paravent à damiers. Il la suit dans la cuisine où déjà elle s'affaire pour préparer le déjeuner des enfants. Son mari va bientôt arriver et il déposera sur ses joues poudrées un rapide baiser, puis il lui demandera : « comment ça va ? ». Et comme toujours, Luther s'en ira. Ils n'auront rien vu ni rien deviné de sa présence. Il quittera cette bulle de vie pour à nouveau se faire happer par les tremblements de la ville. Pourtant, il savait que ce n'était

pas elle et que ça ne servait à rien de continuer et pourtant il continuait.

L'air était tiède, palpable dans sa densité, enveloppant sous son voile les êtres et les constructions de la cité. Soudain, il se souvint de cette jeune infirmière aperçue dans cet hôpital de campagne un soir de septembre 1914, accroupie près d'un soldat blessé, lui tenant la main. Une fois encore, il se trouvait plongé dans le délire de destruction des hommes. Le pantalon rouge du militaire se tintait peu à peu de taches plus sombres, la vie s'en allait par saccades, pressée d'en finir. Le visage de cette femme reflétait une sérénité compatissante, arc-boutée à une foi inébranlable qui lui conférait le sens du devoir. Elle resta encore quelques minutes silencieuse puis elle se releva. Dans ses yeux bleus, Luther ne vit pas une seule larme briller. Elle défroissa sa tenue et s'éloigna du moribond. Il la suivit. Ensemble, ils traversèrent de grandes salles grises où étaient posés des brancards sur lesquels gisaient des soldats désarticulés. Une odeur âcre brûlait la gorge, mélange de pansements corrompus, de sueur et de souffrances. C'était une belle demeure qui abritait dans ses murs, ces rejetés des combats, ces épaves désorientées qui se raccrochaient à un bras d'infirmier, au scalpel du chirurgien. Ce n'était que cris, appels à l'aide et ordres, que l'urgence amplifiait démesurément. Arrivé en haut d'un escalier, recouvert de marbre noir et blanc, il l'a suivie quand elle poussa une porte. L'endroit était plongé dans une semi-obscurité mais l'on devinait nettement les meubles qui occupaient son espace. Le plancher de chêne gémissait sous ses pas, sans hésiter, elle se dirigea vers un bureau sur lequel était posé une lampe, dont le halo jaune projetait sa lumière blafarde en bouffées de faible intensité. Derrière le meuble, un homme était assis. Sans un mot, elle prit place dans un fauteuil face à lui.

— Excusez-moi, je n'ai pas pu arriver avant...

Un silence accueilli ces paroles. Le souffle de la lampe saturait l'atmosphère, l'homme se leva et vint près d'elle. Il la contourna et se plaça dans son dos. Il était grand et portait un uniforme d'officier. De son visage osseux, se détachait un nez busqué, surmonté de fines lunettes à verres ronds. Il posa ses deux mains sur les épaules de la jeune femme.

— Vous savez que je n'aime pas attendre.

Muette, elle fixait un point imaginaire devant elle.

— Il y a beaucoup de blessés monsieur...

L'homme se racla la gorge et ses doigts serrèrent un peu plus les épaules de l'infirmière.

— Il y a aussi des gens qui ne font pas leur devoir et qui préfèrent rester à l'arrière, n'est-ce pas Jeanne ?

Elle ne répondit pas.

— Votre frère fait partie de cette dernière catégorie. Remarquez, on peut le comprendre... Vous souvenez-vous de notre marché ?

Il n'attendit pas sa réponse.

— La vie de votre frère en échange d'une promesse de mariage. C'est bien ce que vous m'avez dit ?

— C'est ce que je vous ai dit monsieur...

Il accentua la pression. Luther observait la scène depuis le début, il se rapprocha. Il savait que cette femme n'avait pas les qualités d'Armelle. Armelle... Il y avait si longtemps. Pourquoi portait-il en lui ce poison ? Il se figea. Ses pensées se bousculèrent dans son esprit.

*« Mon Dieu, je vous en prie, mon Dieu, faites que je sois comme ces hommes couchés, rongés par la souffrance, défigurés par l'acier, vomissant leurs entrailles ».*

Le capitaine se pencha en avant pour respirer les cheveux de Jeanne. Il murmura.

— Voulez-vous devenir ma femme ?

Jeanne secoua la tête. Alors, il l'entoura de ses bras et la fit se lever violemment puis il la retourna et planta son regard dans le sien.

— Je vous le promets Mademoiselle de Neyrac que dès demain, je ferai chercher votre cher frère et je ferai en sorte qu'il se retrouve dans un régiment disciplinaire en première ligne.

A voix basse, il continua.

— Quand on le ramènera ici, vous ne le reconnaîtrez même pas...

Affolée, Jeanne mit une main devant sa bouche pour étouffer un cri.

— Alors, que décidez-vous ?

Ces paroles transpercèrent la jeune femme et il sentit le désir grandir en lui.

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça...

Sa menace se dilua dans les yeux de Jeanne et, brusquement, il s'affaissa. Un lourd silence succéda au bruit sourd que fit le corps en s'effondrant. Jeanne recula d'un pas et heurta le bureau. Elle fixait l'officier inanimé avec effroi et étonnement. Sans qu'elle sache pourquoi, son regard se tourna soudain vers la gauche et elle vit Luther. Immédiatement, une peur primaire l'envahit et elle tressaillit devant la silhouette imposante de cet homme. Celui-ci dégageait une force brute, reflétée par la robustesse de sa corpulence et la clarté des ses yeux clairs, qui irradiait son visage. Il était vêtu d'un costume sombre dont les coutures semblaient prêtes à exploser à tout moment sous la pression de ses muscles saillants. Une peau blanche presque crayeuse accentuait la rousseur de sa barbe. Barbe ou plutôt forêt désordonnée, parcourue de poils drus et gris qui soulignaient encore un peu plus son côté sauvage. Luther comprit toute la peur et l'incompréhension qu'il inspirait à la jeune femme et s'efforça d'atténuer cette vision. De la main, il désigna le corps du capitaine.

— Ne tremblez pas, cet homme n'est pas mort. Quand il reviendra à lui, il n'aura plus aucun souvenir, il aura oublié jusqu'à son propre nom.

Jeanne considérait avec un mélange de crainte et de surprise celui qui lui faisait face à présent.

— Je n'ai agi que dans votre propre intérêt. L'esprit du mal se libérait en lui et il fallait l'arrêter.

Elle se troubla.

— Je ne sais plus... qui êtes-vous ?

— Mon nom est Luther, je vous ai suivie jusque ici. J'ai vu votre dévouement auprès des blessés. Je n'ai pas voulu que cet homme vous fasse du mal...

— Pourquoi me dites-vous cela ?

Ses traits étaient fins et réguliers, ses cheveux blonds coiffés en arrière lui donnaient un air sage et déterminé à la fois. Luther la regarda intensément. Il ignorait tout de son passé, mais il sentait en elle des fêlures, des combats intérieurs et des convulsions qui voilaient la pureté de son regard. Il prit son interrogation comme un reproche.

— Je savais que cet homme voulait abuser de vous. Regrettez-vous mon intervention ?

— Non, bien sûr...

Les doutes assaillaient la jeune femme et elle ne pouvait s'empêcher de jeter de temps en temps un œil sur la forme qui gisait près d'elle.

— Pourquoi vous étiez-vous promise à cet homme en sachant que jamais vous ne tiendrez cet engagement ?

D'une poche, elle sortit un mouchoir immaculé et essuya délicatement ses yeux puis elle le remit en place et fit un pas en direction de Luther.

— Mon frère allait être incorporé et ce n'était pas possible. Ma famille a besoin de lui...

Elle hésita un moment.

— C'est quelqu'un de sensible qui ne peut accepter l'idée de participer à cette boucherie. Vous rendez-vous compte, il a à peine vingt ans...

— Mademoiselle, quel âge avait le soldat à qui vous teniez la main tout à l'heure ?

Jeanne se redressa brusquement.

— Monsieur je ne vous ai pas appelé. Ceci est mon affaire, je vous demande maintenant de quitter cette pièce.

Luther sentit une vague de désespoir le submerger, son corps se mit à vaciller et peu à peu l'image qui était la sienne devant cette femme devint floue, se désagrégea en particules lumineuses et disparut totalement.

Seule, maintenant la lueur de la lampe captait la vie autour d'elle, Jeanne tomba à genoux et se prit la tête entre les mains.

\* \* \*

Les champs de colza avaient fleuri, les premiers jours du mois de mai avaient été chauds et humides à la fois. Le jaune vif des fleurs éclaboussait la plaine à perte de vue. Des abeilles en goguette virevoltaient en toute insouciance sur leur trésor. L'air était chaud et embaumait de mille senteurs. Au loin, on entendait le bruit d'un tracteur arpentant l'immensité de sa démarche pataude et tranquille. Le souffle d'un vent léger faisait frémir les tiges dans un mouvement de va-et-vient régulier. Une force, une majesté se dégageaient de cette vision d'une campagne apaisée. Eléonore se frotta les yeux, le soleil jouait avec les plantes et ses rayons caressaient la surface des fleurs. D'un coup d'aile, elle se propulsa sur l'une d'entre elles et manqua de tomber avant de se rattraper in extremis. Aussitôt son équilibre rétabli, elle put admirer le panorama qui s'offrait à sa vue. Elle aspira goulûment l'air parfumé et se laissa aller au bonheur de la rêverie. La nuit avait été courte, ses amis l'avaient invitée au grand bal. Il y avait là, Mirabilla, vêtue d'un tutu rose bonbon qui passait d'un invité à l'autre s'enquérant si tout allait bien.

— Alors, Monsieur le Pivert, toujours aussi charmeur ?

— Ah oui ! fit l'autre, au moment où il se posait sur une pièce montée.

Léon, le pivert, était un habitué de ce genre de soirée. A vue d'œil, il devait avoir au moins deux cents ans, ses

plumes n'étaient pas aussi luisantes qu'autrefois et depuis quelques mois, il était obligé de porter des bésicles qui lui donnaient l'air d'un vieux prof à la retraite.

— Et toi, ma douce, toujours célibataire ?

Mirabilla voleta jusqu'à lui et se posa sur un chou à la crème qui prit aussitôt un air renfrogné. Elle s'ébroua quelques secondes et mit un doigt devant sa bouche.

— Chut... Je crois que j'ai fait une touche.

— Ah bon ! fit Léon.

Il tourna sa tête dans tous les sens espérant dénicher l'heureux élu. Mirabilla se pencha sur son oreille.

— Tu jures de garder le secret ?

Léon acquiesça avec son bec et manqua de faire tomber ses lunettes.

— Il s'agit d'Armando lui souffla-t-elle.

— Le joueur de football ?

— Oui, fit-elle en rougissant.

— Eh bé tu m'en bouches un coin, ma jolie.

— Et où l'as-tu trouvé Armando ?

Mirabilla se dandinait sur le chou qui, furieux, commençait à perdre sa crème.

— Pff ! Facile ! Je l'ai repéré à l'entraînement et ensuite je ne l'ai plus lâché. Quand il est entré au vestiaire, je ne te dis pas !

Léon battit des ailes.

— Eh alors ?

— Alors, je me suis juste placé derrière lui, si tu voyais ses muscles, des sculptures frémissantes. Ça roulait bien tu sais...

— Et c'est tout ?

— Qu'est-ce que tu es curieux ! Entre ses deux omoplates, il y avait un petit bouton rose tout pointu et je lui ai fait une bise dessus.

Ses yeux pétillaient de malice, elle revivait la scène et elle voyait la petite goutte d'eau qui lui était tombée sur le nez au même moment. Léon fronça les sourcils.

— Tu es quand même allé un peu loin !

— Je crois que ça lui a fait du bien et à moi aussi.

— Bon, bon et après ?

— Après, il a prit une serviette et il s'est frotté le dos très fort. Puis, il est sorti de la cabine en laissant tomber sa serviette.

— Mais il était tout nu alors ?

— Tu n'as jamais pris de douche ou quoi ?

— Oh ! Tu sais moi...

Mirabilla esquissa un sourire.

— Qu'est-ce qu'il est beau...

Léon prit un air ronchon cela faisait belle lurette que les alouettes lui passaient sous le nez, mais il avait toujours su entretenir le mystère sur ses conquêtes réelles ou supposées.

— Il t'a remarquée ?

— Tu sais comment j'ai fait ? J'ai ramassé la serviette et je l'ai posée sur un radiateur. Puis, j'ai attendu un peu et je l'ai réchauffé avec mes ailes. Et dès qu'il est sorti des toilettes, elle a atterri sur son dos.

— Ca dû lui faire drôle.

— Alors oui ! Il ne s'y attendait pas.

— Il a sursauté et a regardé autour de lui mais il n'a rien vu bien sûr. Il a souri, levé les yeux au ciel et puis il a fait un clin d'œil. Mon Dieu, qu'il était mignon...

Léon secoua la tête.

— Oui, oui, c'est vraiment un bel homme cet Armando mais tu crois qu'il va s'intéresser à toi ?

Mirabilla prit un air courroucé.

— Mais dis-donc, on dirait que tu es jaloux toi ! Tu n'étais pas là pour le voir et puis ça c'est passé comme cela, un point c'est tout ! Samedi, il joue à Montpellier et je serai là pour le voir !

Les invités continuaient d'arriver et bientôt la salle de bal fut noire de monde. Des tables recouvertes de grandes nappes blanches étaient dressées. Les êtres les plus repré-

sentatifs du monde rêvé étaient présents. Certains avaient forme humaine et il était curieux de voir toutes les époques et les origines mêlées. Ainsi, un calife enturbanné passa majestueusement devant Léon et Mirabilla, toujours en grande conversation. Il fut suivi quelques instants plus tard par un couple de ménestrels, lui vêtu de soie verte, elle portant une longue robe de couleur pourpre. Mirabilla jeta un coup d'œil à l'assemblée.

— T'as vu tous les coucou sont de sortie !

— Ouais... fit Léon, le regard un peu trouble.

La salle de bal avait une forme ovale, les murs très hauts étaient tendus de cuir rouge. Près des tables, de lourds chandeliers en argent, coiffés par des têtes d'oiseaux marquaient l'emplacement des divers buffets. Des créatures, fruit d'accouplement hasardeux s'occupaient du service. Des corps de chiens de grandes tailles surmontés de visages humains se déplaçaient avec aisance entre les convives, des ours roux marchaient debout, des autruches aux couleurs bariolées et à la crête rose esquissaient un pas de danse. La musique aux influences orientales enrobaient les invités dans un cocon doux et voluptueux, portée par des jeux de lumière qui donnaient à cette assemblée l'apparence d'un joyau pur et étincelant autant protecteur que maléfique. Quelquefois des cris stridents venus de nulle part déchiraient cette gaze, sans toutefois interrompre son tourbillon.

Elle avait écarté la lourde tenture de velours mauve qui masquait l'entrée de la salle, et son regard avait aussitôt été attiré par un jeune garçon blond assis sur un haut tabouret de bois qui frappait de ses mains le tambourin qu'il tenait serré entre ses cuisses. Il ne semblait ressentir aucune émotion, le brouhaha couvrait le son de son instrument et seules ses mains en mouvement reflétaient la vie qui était en lui. Des couples se formaient sous les yeux amusés d'Eléonore, un officier de marine sanglé dans son bel uniforme blanc tenait serré dans ses bras une bohé-

mienne à la longue chevelure rousse. Un nain passa entre les danseurs, poursuivi par un angelot en costume de Pierrot. Eléonore sourit, ses yeux en amande soulignés par de belles fossettes lui donnaient un air mutin et gavroche. Ses longs cheveux blonds étaient bouclés et encadraient un visage radieux.

Mirabilla l'aperçut la première.

— Hum... Eléonore est de retour.

Léon se retourna.

— Ca fait plaisir de la revoir !

Eléonore trouva une petite niche près du plafond d'où elle pouvait embrasser d'un seul regard l'assemblée toute entière. Des petits cœurs de soie carmin voletaient et se posaient sur l'un ou l'autre, les transportant dans un amour infini. Des parfums capiteux et musqués circulaient librement, transportant dans leurs particules des invitations au plaisir.

Eléonore se sentit apaisée, soulagée du fardeau pesant de ses angoisses et de ses craintes. Elle aspirait au bonheur, au vrai, celui que donne cette relation que les humains appellent amour et qui n'est simplement qu'une union voulue et partagée de deux vies qui n'en font plus qu'une, quand la confiance et la communication s'installent durablement. Aujourd'hui, tout lui paraissait peut-être plus simple. Elle avait connu à plusieurs reprises la souffrance quand celui que l'on convoite reste sourd, indifférent ou lâche à vos sollicitations. Les sourires qui restent sans réponse, les regards qui se croisent et se dissolvent à jamais dans les brumes du monde. Et puis, il y avait eu Luther, figure fugitive, diaphane, aperçue un soir d'automne, errant sur un sentier de montagne. Elle avait d'abord observé ses longues jambes qui arpentaient de façon régulière et mécanique le chemin escarpé, son manteau brun, épais, qui lui descendait jusqu'aux genoux, sa barbe désordonnée. Tout en lui, respirait la force, la sérénité, l'accomplissement de soi, tout. Tout ce qu'elle-même